

*Généalogie d'une théologie- une foi pour notre temps*  
Guy LAFON

1. *Votre pensée questionnante exprime un souci de témoignage de la Foi pour notre temps. Comment définiriez-vous l'essentiel de ce souci?*

Je vous remercie de m'inviter à reconnaître ce qui m'est arrivé dès le début des années 70. Il me semble que j'ai compris alors que la foi, avec ses malfaçons et l'infidélité qui la marquent, mais aussi avec ses grandeurs, était toujours présente de quelque manière dans l'existence humaine. Cette présence de la foi tient à la situation d'alliance dans laquelle nous sommes toujours déjà pris, que nous le voulions ou non, parce que ce n'est pas là une affaire dont nous avons à décider. Nous croyons les uns aux autres du seul fait que, en raison de l'état de société dans lequel nous sommes, un lien existe entre nous, bien différent de l'état de nature.

Ces termes de foi et d'alliance se rencontrent dans la tradition biblique. Mais il y a loin de la foi à la Foi et de l'alliance à l'Alliance, même si la Foi n'est jamais sans la foi et l'Alliance sans l'alliance. Car la Foi surgit, comme un événement qui nous étonne, dans la foi et, pareillement, l'Alliance dans l'alliance.

J'ai le souci de montrer l'appartenance de la Foi à la foi et de l'Alliance à l'alliance, tout en évitant de réduire la première de chacune de ces deux expériences à la seconde. Pas de confusion, pas de séparation. Traiter du Christianisme à partir de cette intuition me paraît conforme, tout ensemble, à la Bible et à la pratique de l'humanité qui nous est commune à tous.

Certes cette intuition, je la formule ici en des mots qui me sont maintenant devenus familiers. Je ne prétends pas en avoir été clairement conscient aux origines de ma recherche. Cependant, déjà en 1964, dans *l'Essai sur la signification du salut*, j'avais engagé une réflexion sur le sens que nous donnons au nom de Dieu. J'avais tenu à rappeler comment Bergson, dans *Les Deux Sources*, définissait, si l'on ose dire, l'Etre que nous appelons ainsi. « *Statique ou dynamique*, écrivait-il, ... *la religion le tient avant tout pour un Etre qui peut entrer en rapport avec nous.* » C'est là une pensée qui ne m'a jamais quitté. Tout au plus - et ce n'est pas peu ! -, le croyant que je suis affirme-t-il que la communication de Dieu à nous n'est pas seulement possible : elle est un fait, que nous confessons en entendant la Création comme une Alliance initiale et permanente.

En effet, plus radicalement que notre existence et celle du monde, il y a le fait que nous en parlons et que, dans cet entretien, nous parlons aussi entre nous de la Foi en Dieu. En Abraham s'exprime la plus profonde vérité d'Adam. Le croyant distingue donc mais ne dissocie pas sa Foi en l'Alliance de Dieu de l'exercice de la foi dans l'alliance qui le lie à tous. Comment, d'ailleurs, pourrait-il introduire une rupture entre l'une et l'autre, puisque c'est dans celle-ci que, pour lui, lève celle-là, puisque celle-là n'apparaît dans sa singularité, que dans celle-ci ?

Pour bien manifester le propre de la position que j'adopte ici, je tiens à noter qu'elle est étrangère à l'opposition, souvent évoquée aujourd'hui dans la littérature religieuse, entre une dimension verticale, qui dirigerait vers Dieu, et une autre, horizontale, qui nous laisserait entre nous. S'il y a bien des ordres différents, incommensurables l'un à l'autre, pour parler comme Pascal, ces ordres sont conjoints : ils se tiennent inextricablement enlacés. Je conviens que cette conjonction n'est pas une évidence. Mais, de l'intérieur de la Foi, elle s'impose, et le croyant est là pour en témoigner comme d'un événement auquel il lui est donné de croire. Car il ne construit pas cet événement : il l'accueille comme un don dans lequel il est miraculeusement – oui, car le miracle, c'est la Foi même ! - , saisi lui-même. C'est une telle condition croyante que je m'efforce de toujours mieux penser.

Or, penser cet enlacement de l'Alliance de Dieu et de la Foi en Dieu avec l'alliance et la foi des êtres humains entre eux ne conduit pas à un aplatissement dans une rationalité irréligieuse. C'est seulement un chemin ouvert pour en venir à mieux vivre une vie croyante. Il y a sans doute d'autres chemins encore que celui-là. Mais celui-là n'égare pas. Si la voie que je propose peut paraître, comme vous le dites, « questionnante », c'est parce qu'elle met en cause, en effet, des tentatives qui risqueraient de rendre le Christianisme impensable. Or, si l'Évangile est folie, il n'est pas réfractaire à la pensée. Je me suis souvent attardé sur cette maxime de Saint Jean de la Croix : « *Une seule pensée de l'homme vaut plus que le monde entier ; aussi Dieu seul est digne d'elle.* »

2. Vous êtes né en 1930. Vous avez donc été formé selon un style d'Église pré-conciliaire. Votre témoignage actuel de "pensée pratique" est sans nul doute le fruit d'un itinéraire. Pouvez-vous en retracer les jalons? Principalement ceux qui ont été l'occasion d'un éveil de votre questionnement ?

J'étais prêtre depuis moins de deux ans seulement lorsque s'ouvrit, en octobre 1962, le Concile Vatican II. J'en ai suivi les péripéties avec un intérêt passionné. On a peine à se représenter aujourd'hui quelle explosion de liberté fut cet événement pour l'Église et pour la société tout entière. Ainsi donc, tout pouvait être dit, et par ceux-là mêmes qui représentent l'autorité. Le débat n'était plus confiné à des cercles restreints et, souvent, suspectés : il devenait public et tous, d'une certaine façon, y avaient part. En cela s'accomplissait une espérance que j'avais partagée avec beaucoup.

Parisien de naissance, j'appartenais à une famille pauvre. J'ai bénéficié, au Petit Séminaire, de la formation que donnaient les humanités classiques. Quand vint le moment de préparer les concours de l'Université, je ne vis dans ce prolongement de mes études rien qui, spirituellement, contredît ni rien non plus qui complétât la tradition de pensée dans laquelle j'avais été élevé. Les différences étaient fortes, mais je reconnaissais, ici et là, une même droiture et une même liberté. Jamais je n'ai pensé que je devrais choisir entre deux institutions concurrentes.

Ce sentiment s'est confirmé quand, par la suite, je fis mes études, cléricales, de Théologie à l'Institut Catholique de Paris, quand j'y devins Professeur à la Faculté de Théologie. Dans le même temps, comme pasteur, j'accompagnais mes jeunes camarades de la Rue d'Ulm. Ils

me le rendaient bien : ils m'ont appelé à marcher avec eux sur les chemins nouveaux qui étaient frayés au cours des années 60 et 70.

Cette période fut pour moi l'occasion d'une nouvelle fondation dans l'ordre de la pensée. Paradoxalement, il me semblait aussi que se réalisaient des vœux formés depuis longtemps et plus ou moins clairement reconnus. Sans doute, autour de moi, la contestation de la foi chrétienne était sévère, radicale même. Je ne pense pas en avoir jamais été complice, même objectivement comme on disait dans le vocabulaire d'alors, quoique involontairement ! Quoi qu'il soit, je m'occupais moins d'observer avec méfiance de qui venaient les attaques que de méditer sur leur éventuelle pertinence.

Ainsi, je me suis réjouis de constater que, dans le programme de la Licence et de la Maîtrise en Théologie, aient été introduits des enseignements portant sur les philosophies modernes et contemporaines et, notamment, sur celles qui paraissent le plus éloignées du Christianisme. Cependant, je ne suis pas certain que ces enseignements aillent plus loin qu'une information solide et éclairée. Après les avoir reçus et assimilés, rares sont ceux qui se risquent à habiter la pensée nouvelle qu'ils apportent pour en faire profiter, avec confiance et discernement, la réflexion proprement chrétienne. Bref, le geste thomiste, si magnanime, n'est pas souvent repris. Saint Thomas d'Aquin avait tout à craindre d'Aristote, ce païen, comme Augustin, avant lui, de Platon, cet autre païen. Pourtant, au risque d'y compromettre l'Évangile lui-même, ils ont fréquenté, pour s'en instruire, ceux qui, et pour cause, n'avaient pu qu'ignorer la tradition biblique. Est-ce donc parce que, assez ordinairement, elle combat le Christianisme qu'il ne faudrait pas se nourrir de la pensée présente ?

Quant à moi, j'ai tenté de faire miennes des démarches intellectuelles qui, à première vue du moins, ne semblent pas compatibles avec une juste expression de la Foi. Je n'ai à cela nul mérite. Je n'ai pas pu faire autrement, autant par nature et formation que du fait des circonstances. Quant à l'orthodoxie - est-ce un heureux effet de la saine liberté du dernier Concile ? - je n'ai jamais éprouvé ni la peur, paralysante, de m'en écarter, ni l'inquiétude, souvent servile, de la respecter, ni, encore moins, la joie maligne de la braver. Mais, évidemment, je laisse à d'autres le soin d'apprécier si mes paroles et mes écrits communiquent ce que je ressens moi-même.

En tout cas, je cherche à témoigner d'une "pensée pratique", comme vous le dites, d'une pensée qui puisse se pratiquer, non pas dicter ce qu'il faut faire, mais pénétrer de lumière ce que l'on fait. Car je crois, très sincèrement, que beaucoup d'entre nous, et c'est très heureux, vivent mieux qu'ils ne pensent. Mais pourquoi ne pourraient-ils pas en venir à penser ce qu'ils vivent mieux qu'ils ne le font, moins misérablement ? Est-ce qu'ils ne seraient pas conduits de ce fait à vivre mieux encore dans la Foi, l'Espérance et Amour, et plus heureusement ?

*3. L'Église se prépare à fêter le jubilé de l'an 2000. Comment évaluez-vous sa "situation" et sa "mission" dans notre temps? Son esprit institutionnel est-il à la hauteur des tâches qui nous attendent ?*

Dans tous les champs de la vie sociale, l'institution existe pour faire durer l'unique qu'est l'événement. C'est vrai du mariage, qui assure la fidélité d'un engagement initial. C'est vrai aussi de l'Eucharistie, qui rend sans cesse actuelle l'unique Pâque du Christ. On pourrait multiplier les exemples. L'institution permet à l'événement d'être sans cesse le même et autre, nouveau, réalisé dans une chair qu'il n'avait pas encore. L'institution rappelle. Elle fait mémoire d'un unique qui ne peut subsister qu'en changeant, mais toujours reconnu par une communauté qui se reconnaît elle-même instituée par lui quand elle le célèbre pour en vivre chaque fois en un autre temps. Bref, l'institution est toujours nécessaire à l'événement, elle en est toujours ancillaire.

Il n'en va pas autrement de l'Église. Les célébrations qui scandent son histoire la déportent toujours, dans le présent, vers le passé du Christ, dont elle fait mémoire dans la foi, et vers l'avenir de son retour, qu'elle attend dans l'espérance. A cet égard, il est très heureux que la charité polarise toutes les énergies vers le passage au Troisième Millénaire. "Charité 2000" est une opération dont le nom sonne juste.

Cela dit, la vigilance s'impose. Toute institution, civile ou religieuse, est exposée à une dérive, si elle se célèbre elle-même. Aussi l'Eglise doit-elle prendre occasion des festivités qu'elle organise pour réveiller en elle et rendre concrète et manifeste sa raison d'être. Il ne peut s'agir pour elle que de faire la preuve qu'elle est capable, à la suite du Christ, aujourd'hui encore, de soutenir et de promouvoir, inséparablement, l'amour de Dieu et de tout homme, quel qu'il soit. Comme on le répétait du temps de Vatican II, une "Eglise servante et pauvre" n'a pas à se prêcher elle-même, mais à témoigner d'un Evangile qui peut faire vivre tous les hommes et n'importe qui.

Il me paraît d'autant plus difficile de satisfaire à cette exigence que la communauté catholique, dans le monde, est plus diversifiée, composée de groupes plus différents que jamais les uns des autres. Face à cet éclatement social et culturel, qui en lui-même est une chance, la tentation est grande de resserrer les rangs au nom d'une unanimité qui ne serait que de façade et, surtout, qui tendrait à assurer une domination.

Paul VI, prolongeant les initiatives de Jean XXIII, souhaitait une Église qui se fît "conversation" (cf. l'encyclique *Ecclesiam suam*). Jean-Paul II a poussé les feux davantage encore, en étendant l'oecuménisme jusqu'au dialogue effectif avec les grandes traditions spirituelles de l'humanité. C'est dans un tel dialogue, inlassablement poursuivi, que l'Église, bien loin de diluer son message, montrera son aptitude, originale, à rejoindre les sources de désintéressement, dans l'amour fraternel et dans la prière, qui sont présentes au cœur de tout être humain. L'entretien avec tous n'est pas un danger pour quiconque s'y livre : il est un signe de sa liberté.

Ainsi, l'Église, héritière avec d'autres de la Parole biblique, fera entendre une voix singulière, la sienne, dans le concert des hommes qui se parlent entre eux et qui, souvent, s'affrontent cruellement. Mais elle ne pourra le faire que dans l'humilité, hors de toute suffisance, de toute arrogance : comme un témoin, sans armes.

Mais, dans sa vie interne, l'Église se regarde-t-elle assez comme l'institution d'une communion et non pas comme un corps dans lequel les uns auraient des droits que les autres n'ont pas ? Pourtant, l'autorité que confère tout ministère est, comme le suggère le mot lui-même, l'autorité d'un *moindre*, non celle d'un supérieur, qui serait au-dessus des autres : elle est celle d'un *frère*, chargé d'un service. Aussi bien, ici aussi, la conversation doit-elle être ininterrompue : les décisions, quand il s'en prend, doivent en être le fruit.

A une époque où les États sont portés à pratiquer un libéralisme dur, cette nouvelle variante des régimes autoritaires, l'Église a bien de la peine à ne pas se penser elle-même comme un autre Etat, fût-il spirituel, ou à la façon d'une multinationale. Car l'histoire, une histoire assez courte au demeurant - qu'est-ce que deux millénaires ? - ne l'a pas tellement aidée à inventer une forme de convivialité qui réponde à son génie. Elle a beaucoup à faire encore pour développer l'autonomie des communautés ecclésiales locales, pour pratiquer vraiment, à l'interne, le principe de subsidiarité, et ne pas se référer au modèle de la centralisation, qui est la misère des formations étatiques.

*4. Vous reconnaissez clairement votre dette à l'égard, par exemple, de Kant et de Lévinas. Mais les références explicites à d'autres penseurs contemporains sont extrêmement rares. Y en a-t-il d'autres qui ont particulièrement questionné votre Foi et vous ont induit à "entrer en entretien" avec eux ?*

J'ai toujours un certain scrupule à citer autrui. J'hésite à extraire une pensée du contexte où elle paraît. Je redoute de paraître l'annexer voire de la détourner de son sens et, ainsi, de devoir m'engager en des débats interminables pour me justifier de l'avoir comprise comme je l'ai fait. Nous savons tous quels conflits naissent de l'interprétation des œuvres, anciennes ou modernes. Ces conflits, du reste, ne sont pas déplacés, du moins si l'on prétend atteindre à ce que leurs auteurs ont "*voulu dire*".

Quant à moi, j'ai préféré laisser ce que je lis m'inspirer plutôt que d'en arrêter le sens. Il me paraîtrait injuste de m'appuyer sur un auteur, surtout s'il est prestigieux, et d'impressionner par là mon lecteur ou encore, ce qui serait plus grave, de lui éviter de faire, à son tour, par lui-même, le chemin sur lequel je m'avance. Car je ne veux pas lui épargner d'avoir à m'accompagner, en pesant lui-même les pensées que je lui propose. Au terme, c'est à lui de me donner raison ou tort. Mais l'affaire restera entre lui et moi.

Quoi qu'il paraisse parfois et bien qu'il me soit arrivé de donner dans la réfutation et la critique, j'ai un penchant pour la méditation qui persuade et je n'aime guère la démonstration, quand elle cherche à prouver. Déformation d'un esprit littéraire ? Peut-être. Ce n'est pas à moi d'en juger. En tout cas bien des penseurs que j'ai lus et relis pourraient m'excuser, s'il le fallait, d'avoir suivi cette pente !

Mais pénétrons dans mes archives !

Bien sûr, avant d'entrer, non sans plaisir d'ailleurs, dans le monde de la philosophie chrétienne - du moins de qu'on appelle de ce nom : l'augustinisme et le thomisme - j'ai été

marqué, comme beaucoup d'autres étudiants, par les philosophies que de commentent les maîtres de l'Université. Je n'en mentionnerai aucune particulièrement : la liste serait commune, peu révélatrice de mes choix personnels.

Oui, comme vous le rappelez, Kant est de ceux que je ne rougis pas d'invoquer . Mais je dois ajouter que je ne le sépare pas de la philosophie réflexive à laquelle la lecture assidue de l'oeuvre de Jean Nabert m'a initié. Comme tant d'intellectuels de ma génération, je dois beaucoup aussi à la phénoménologie, à celle de Merleau-Ponty surtout, et aussi à un certain existentialisme, notamment celui de Gabriel Marcel. Jean Beaufret, qui fut mon maître en khâgne à Henri IV, m'avait fait connaître Heidegger. Quand vint le règne de ceux qu'on devait appeler "les maîtres du soupçon", c'est par Deleuze que je relus Nietzsche, par Lacan, Freud et par Althusser, Marx. Dans le même temps j'apprenais beaucoup à lire, comme en parallèle, Lévinas et Derrida. Mais qu'y a-t-il là de très original ?

Plus intéressantes sont sans doute les marges de la philosophie. Je les fréquentais beaucoup. Je pense à Blanchot, à Bataille et, non sans une grande émotion et beaucoup de reconnaissance, à Michel de Certeau. A côté d'eux je placerai tous ceux qui, dans la nébuleuse, du structuralisme et dans ses franges, nous réapprenaient à lire ! Je cite, sans souci d'ordre : Barthes, Marin, Benveniste, Starobinski, Castoriadis, Foucault. Et je n'en finirais pas si je devais aussi mentionner les écrivains, poètes, romanciers, dramaturges...

Parmi tous les noms que j'ai cités on trouve peu de chrétiens. C'est vrai. Et alors ? Quelle conclusion en dégager ? Je me garderai d'en proposer aucune, ne voulant pas être à la fol juge et partie. Tout au plus je me permettrai une brève réflexion finale.

On dit volontiers aujourd'hui, en diverses instances, qu'il faut penser le Christianisme dans la modernité, quand on n'ajoute pas, pour faire bonne mesure dans la post-modernité. Soit. Mais on aura compris que je regarde le *Il faut* comme de trop ! Car j'avoue avoir peu de goût pour les déclarations de principe et pour les travaux sur commande. Mon attrait me porte plutôt vers les oeuvres qu'on entreprend sans se préoccuper de répondre à une injonction, appelé par l'événement, et qu'on accomplit sans penser qu'il fallait les faire.

Ainsi, depuis quatre ans, rien ne me plaît plus que de lire, chaque semaine, à qui veut bien venir m'écouter, une page de la Bible. Ces commentaires sont rassemblés en dix petites brochures. Je parie qu'à les lire beaucoup y discerneront bien des influences modernes, voire post-modernes. Ils ne se tromperont pas. Il me suffit qu'elles respirent aussi l'Évangile.

Guy LAFON

Clamart, le 23 juin 1998.

*Texte partiellement repris dans GOLIAS, numéro 61 de juillet / août 1998 (pages 70-75)*